

Aller de l'avant, c'est parfois revenir sur ses pas

" Tu boîtes. "

Ce n'était qu'une remarque banale, lancée par ma mère à la sortie de l'école. Pourtant, elle a changé ma vie. J'avais huit ans. J'étais en bonne santé. J'avais commencé la gym deux ans plus tôt, et très vite, les barres asymétriques étaient devenues ma passion. Je m'étais spécialisée dans cet exercice qui exigeait de calculer au millimètre chaque mouvement. Je vivais pour cette sensation unique : celle de défier la gravité, de sentir mon corps tourner dans le vide comme un oiseau en plein vol, dans un silence troublé seulement par le frottement de mes mains sur la barre et le souffle court qui m'échappait. Puis venait l'instant de la réception, ce bruit mat des pieds sur le tapis qui signalait la fin d'un enchaînement réussi. Ces instants suspendus où plus rien n'existe que l'équilibre, où le monde extérieur s'effaçait pour ne laisser place qu'à la parfaite harmonie entre mon corps et les barres. Alors bien sûr, les entraînements étaient durs, exténuants même. Quatre fois par semaine, je retrouvais le club ses tapis usés et les coaches exigeante. Mais il le fallait si je voulais me qualifier pour le concours départemental junior, et cette perspective suffisait à me motiver. J'aimais pousser mon corps à bout, découvrir chaque jour de nouvelles capacités insoupçonnées, et revenir à la maison courbaturée. Mes muscles protestaient parfois, mais c'était le prix à payer pour voler un peu plus haut chaque fois. Mon goût du risque m'avait bien valu quelques entorses, à force de pirouettes trop audacieuses. La dernière fois j'avais grimpé un poteau de deux mètres au-dessus d'un escalier, brillante idée, vraiment.. Mais sinon rien de bien grave. Je n'étais pas qu'une gymnaste. J'étais une fille qui riait fort, qui rentrait de l'école avec les genoux écorchés et les cheveux en désordre. J'étais celle qui grimpeait aux arbres avec les voisins pour chiper des cerises. J'étais celle qui, les week-ends en forêt, remplissait son panier de champignons et de châtaignes pour le dîner. Tout s'écroula. D'un seul coup. Un coup d'une brutalité dont je me souviens encore.

Le lendemain de cette remarque, je me réveillai en hurlant. Une douleur pure, absolue. Comme si du métal en fusion avait été injecté dans l'os même de ma cheville. Ma première réaction, la plus instinctive, la plus viscérale, la plus idiote peut être fut de me taire. De sourire. De cacher cette torture pour que personne ne s'inquiète. Tant que la douleur resterait un secret, elle n'existerait pas. Alors je me mordais l'intérieur des joues. Je serrais les dents si fort que ma mâchoire en craquait. "Ce n'est qu'une crampe, un mauvais mouvement, je dois avoir trop forcé à la gym, ça passera sûrement." Je me raccrochais à cette évidence rassurante. Mon corps avait juste besoin de repos. Il n'en était pas possible autrement, je n'arrivais même pas à imaginer autre chose. "Demain tout sera rentré dans l'ordre."

Mais le soir venu, après l'école, la façade s'effondra. Je ne pouvais plus cacher la douleur qui devait se lire dans mon regard. Mes parents virent. Mes parents comprirent. Direction le médecin. La consultation fut expéditive, le diagnostic, lapidaire : "Radio. Échographie. On verra." Les résultats tombèrent. "Rien". Et ce "rien" fut la pire des sentences. Connaissez-vous la peur de ne pas savoir ce qui vous arrive? Connaissez-vous la douleur qu'un simple drap peut provoquer ? Moi j'ai appris. J'ai appris ce qu'était la douleur physique et mentale; J'ai appris la frustration de ne pas être crue par le corps médical. La pitié dans les yeux des amis quand ils me voyaient boiter m'était insupportable. Je détestais ce sourire crispé des passants qui s'empressaient de m'ouvrir une porte alors que je pouvais très bien le faire, en ajoutant un "Je vous en prie, " bienveillants qui me clouaient un peu plus dans mon fauteuil roulant. Oui ma vie n'était plus celle que j'espérais. Ce n'était plus le goût sucré des cerises volées qui égayait mes étés, mais l'amertume tenace des médicaments sur ma langue. Ce n'était plus le

bruit mat et satisfaisant de mes pieds sur le tapis de gym, mais le grincement sinistre des roues du fauteuil roulant. J'avais espéré ma place parmi les athlètes, j'avais travaillé pour cela. Mais l'avenir, qui se déployait devant moi comme une carte aux trésors, s'était brusquement rétréci aux dimensions d'une chambre d'hôpital. Tous mes rêves de gloire s'étaient effacés, remplacés par un seul désir : une simple journée de répit.

Après des mois à me réveiller en hurlant, après des mois à courir aux urgences, un médecin, un seul, me prit au sérieux. Il fit plusieurs examens. Et c'est là que le corps médical conclut que je souffrais d'algodystrophie. Je ne connaissais pas ce mot. Et si eux le connaissaient théoriquement, ils ne savaient rien. Ils ne savaient pas comment me soigner. Ce mot n'était là que pour définir ce qu'ils ignoraient. Un mot fourre-tout. Un mot qui ne servait à rien. On m'avait donné cette médaille à mon insu. Sans mode d'emploi. Pas de médicaments pour me soulager, malgré tout les après-midi passés dans différentes salles d'attente. Tous ces après-midi gris qui n'aboutirent à rien de concret. Je souffrais. Mais dans cette souffrance je n'étais pas la seule. Mon mère, mon père étaient impactés. Mon frère aussi. Toutes les nuits je me réveillais en criant de douleur et toutes les nuits mon frère entraînait dans ma chambre pour me reconforter. Quand il ouvrait la porte, la lumière du couloir brisait les ténèbres. Il s'asseyait par terre, adossé au lit. Il ne disait rien pendant quelques minutes il écoutait ma respiration sifflante, le bruit des draps que je froissais sous le coup de la douleur. Puis il me parlait. De tout et de rien. Des cours qu'il avait suivis, de ses amis qui faisaient des bêtises, de la couleur du ciel lorsqu'il était sorti de l'école, de l'odeur de la pluie sur le trottoir. Il déployait des trésors d'invention pour que j'oublie la douleur, ne serait-ce qu'un instant. Ensemble, nous attendions que nos parents se préparent pour m'emmener à l'hôpital. Lui, ensuite, partait dormir chez nos grands-parents. Mais je savais qu'il n'avait pas fermé l'oeil et qu'il ne dormirait pas de la nuit. La maladie m'avait volé mon enfance, mais elle lui avait aussi volé la sienne. À onze ans, il était déjà devenu beaucoup trop mature. Bien sûr, il ne me soignait pas, mais pour moi il faisait bien plus. Il me sauvait en me rappelant, détail après détail, à quoi ressemblait une vie.

Après avoir supporté pendant un an cette douleur ce fut sur une plage, loin des hôpitaux, que je posai pour la première fois mon pied sur le sable brûlant. Et je marchai. Enfin... j'essayai. La première fois, mes jambes cédèrent. Ce miracle n'était pas soudain, il fallait de la détermination. Alors chaque jour, je revenais. Chaque jour, je faisais un pas de plus. Tomber, recommencer, tomber encore. Jusqu'à ce que mes muscles se rappellent, que mes os acceptent de me porter, que mon cœur y croie de nouveau. Pourtant, sur cette plage, je sentais le poids des regards. Ces yeux qui jugent sans savoir : " Pourquoi est-elle en fauteuil si elle marche ?" Mais je continuais car chaque pas était une victoire. Je marchais, et sous mes pieds, j'écrasais la douleur, la peur, et cette horrible étiquette qui ne signifiait plus rien. Je marchais, et je renaissais.

Alors aujourd'hui je voudrais dire merci à tout ceux qui m'ont soutenue. Merci à tous ce qui m'ont aidée. Merci. Merci à toi, ma mère, qui même dans l'adversité, n'a pas plié. Qui a continué d'avancer. Merci à toi, mon père, qui a mis entre parenthèses ton travail pour m'accompagner, m'aider et m'aimer. Merci à toi, mon frère, qui, même quand je criais au milieu de la nuit, qui, même s'il vivait chez mes grands-parents pendant ce temps m'a toujours soutenue et ne m'en a jamais voulu.

Ce récit n'est pas un rappel de la blessure, mais sa suture. En couchant ces mots sur le papier, je ne dis pas "souvenez-vous", mais "regardez !". Regardez comme le soleil brille dehors ! Regardez comme le paysage est beau! Regardez comme après la tempête nous sommes

reconnaissants envers la vie. Regardez autour de vous, tout simplement. Regardez. Je referme ce chapitre non pour l'oublier, mais pour lui donner enfin sa place : celle d'un événement qui nous a marqués, changés. Qui nous rappelle que même difficile, la vie est belle. C'était il y a longtemps mais cet épisode est encore très vivant dans mon esprit. La mémoire humaine garde en souvenir les combats, les douleurs, les peines, pas pour nous accabler mais pour que nous puissions nous élever toujours plus haut, devenir toujours plus fort. Pour que nous puissions gravir des montagnes. Pour que nous puissions décrocher la lune. Voilà l'essence de la vie humaine.